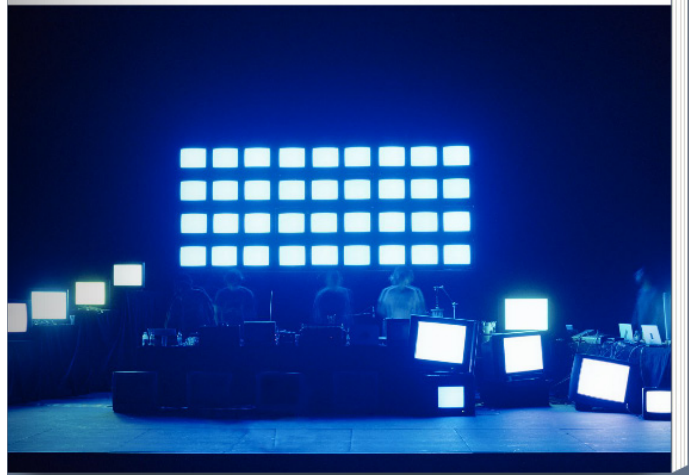




# Turbulences vidéo

revue trimestrielle #76 - Juillet / July 2012



L'impressionnant dispositif de Pierre-Yves Boisrame distribue sur trois grands écrans autour d'un objet *ready made* (un modèle réduit de *téléphérique*) les points de vue que l'on peut avoir en voyageant dans une telle cabine. On s'y croirait. Sans illusion de réalisme, cependant. Les paysages de glace sont restitués en 3D, diversement. C'est donc dans une trajectoire à travers les modes de figuration numérique, que l'œuvre entend nous installer. Double jeu qui démontre que les images calculées où qu'elles entendent vous transporter vous enracent d'abord dans leur logiciel.



Installation, 2012, Pierre-Yves Boisramé © Production Le Fresnoy - Studio national

Même impression devant *Le Dragon d'or*, simulacre de film d'espionnage, dont le scénario story-boardé a été envoyé dans un pays asiatique pour y être traduit en 3D, sans que l'artiste (Christophe Herreros) ait besoin d'être présent. On ne met pas longtemps à décrocher de cette histoire sans intérêt, sans queue ni tête, pour se laisser embarquer par les processus de fabrication. Tout en regrettant que ce genre de plaisanterie se pare du titre d'installation, alors qu'il s'agit tout au plus d'une bande annonce... d'un film qui n'aura pas lieu. Qui ne peut avoir lieu, sauf dans cet état embryonnaire. Et ici.

Allez, une dernière. *Hand Held*, de David Rokeby, artiste invité. Émirite concepteur d'installations interactives, ce canadien (né en Ontario en 1960) a concocté la plus simple des machines à montrer : il faut tendre les mains sous un puits de lumière pour faire apparaître des fragments d'images. Si on est assez nombreux on peut atteindre la plénitude d'une icône. Mais il ne faut pas mettre sa main à n'importe quelle hauteur, on doit trouver la bonne distance, qui diffère selon les objets. Tout se passe vraiment ici. Hic et nunc. L'unicité portée à son maximum.

Mais ce bon vieux cinéma n'a pas dit son dernier mot, et j'ai eu grand plaisir à voir des films-films. En voici trois ou quatre, particulièrement attachants pour leur sujet et l'originalité de leur traitement.

*La Mariée*, de Joël Curtz, part à la rencontre de tout ce qu'il reste d'une artiste morte, tuée en cours d'accomplissement d'un voyage-œuvre. Pipa Bacca, italienne, a été assassinée par un camionneur turc qui l'avait prise en stop alors qu'elle était en route, habillée en mariée, pour porter en Israël un message de paix. Belle utopie, folle douce, atterrissage cruel. Curtz retrouve la mère, les sœurs, la partenaire de voyage (qui a interrompu sa participation en Turquie, quelques jours avant le meurtre), les lieux traversés, les images prises par Pipa pendant son voyage et aussi, hasard sidérant, les images tournées par le tueur avec la caméra volée à sa victime : une scène de mariage ! Où le réel de l'assassin rejoint la fiction de sa



*La Mariée*, Film documentaire, 2012, Joël Curtz © Production Le Fresnoy - Studio national

victime en une renversante superposition : la mariée turque danse avec son mari, comme si elle continuait la mission de l'utopiste italienne. Interviews, images d'archives, lieux revisités : tout s'enchaîne, se superpose avec un tact magnifique. Du vrai grand cinéma.

Pauline Delwalle est partie filmer les vastes espaces d'un archipel des antipodes, habité seulement par des manchots et des aviateurs - deux catégories d'êtres pourvus d'ailes, mais ceux qui n'en ont pas volent quand ceux qui en possèdent sont condamnés à trotter. Ces vivants, dirait-on, ne sont là que pour prouver que ce lieu n'est pas une invention fantaisiste, une création numérique, une projection en 3D, et que tous ces paysages de mer, de dunes, de côtes découpées, de prairies infinies, de vallons sombres, de rivières fluettes existent bel et bien puisqu'ils sont un territoire partagé par des hommes et des animaux. Puis, sans prévenir, le regard bascule du territoire à la carte, qui semble pareillement vaste, illimitée, par la multiplication des noms qu'on peut y lire. Le survol du pays en papier devient aussi

passionnant sinon plus que l'arpentage du pays de roches et d'eau : la nomination, par sa variété, brise la monotonie du réel, spécifie des homothéties. La toponymie, quand elle emprunte aux personnages célèbres (savants, artistes, hommes politiques), esquisse un résumé du Savoir Mondial ; quand elle dénote des accidents géographiques (pointe du, port de, rivière du, mont des...) assorties de symboles ou de mythologies forme la nomenclature des lieux communs universels. Le voyage dure 24 minutes, on aimerait qu'il ne finisse pas, tant on ressent du bonheur à être conduit dans ce pays tissé de mots irrefutables.

*Quatro horas descalço*, de Ico Costa, trace en quinze minutes et en 16 mm, le parcours erratique d'un assassin portugais du village où il vient de tuer sauvagement quelqu'un (à coups de machette) jusqu'à la ville où il va s'accuser de son crime. Il traverse des montagnes, des routes, des forêts, un torrent, un village, des prés, suivi par une caméra chavirante, portée à l'épaulé. *Quatre heures*